Puis, en effet, Louis Olermont était homme de ressources. et, par habitude, par lâcheté, si l'on veut, il allait à lui, quand la tâche pesait trop lourdement sur ses épaules.

—Eh bien, soit ! fit-il lentement. Je voulais me tairo... mais tu l'aurais su toujours... Autant aujourd'hui que demain. Ecoute... Si infâme, si misérable que tu sois, il est impossible que tu demeures insensible... à ce qui se passe... et, s'il te reste quelque chose d'humain, tu comprendras mes angoisses et le caractère sacré de mon devoir.

—Va ; « jaspine » fit Olermont, qui reprénaît son ton le plus débraillé, dès qu'il voyait son ami mettre le pied sur le terrain des sentiments.

Cuchillo se rapprocha de lui, et, se penchant à son oreille :

—La Mariquita n'est pas morte ! murmura-t-il.

Louis Olermont eut un soubresaut.

—Qu'est-ce que tu me chantes là ? Es-tu fou ?

Il le regardait avec une sorte d'inquiétude sincère.

—Hélas ! non ! Je te dis qu'elle vit.

—Allons donc !

—Je l'ai vue...

—Où ça ?

—Ici. Cette nuit même. Elle est à Paris... Je lui ai parlé. L'accent de Cuchillo était si net, portait si bien avec soi la conviction, que l'incrédulité de l'intendant en fut ébranlée :

—Oh ! oh ! reprit-il, sans ricaner, voilà qui serait grave, en effet...

Raconte-moi cela.

Les deux hommes allèrent s'asseoir sur un divan, et, au milieu du silence de la maison qui commençait à s'endormir, car il se faisait tard, Cuchillo fit au vieux forçat le récit exact de ce que lui avait rapporté la Mariquita.

Louis Olermont ne l'interrompit pas une seule fois.

Lorsque Cuchillo eut terminé son long récit, le bandit resta même encore muet, pendant près d'une minute.

—Voilà qui complique singulièrement la situation, grommela-t-il enfin entre ses dents. C'est tout de même une bonne fille... J'ai toujours eu de la sympathie pour elle.

Alors, elle t'aime comme autrefois ? reprit-il plus haut.

—Oui !

—Eh bien ?

—Eh bien, je suis marié... et j'aime Jeanne !

—Scrin, va ! Tu l'as renvoyée ?...

Tu l'as laissé partir ?...

—Olermont, ne discutons pas ces choses-là, fit Cuchillo avec tristesse.

—Il y a des sentiments que tu ne peux comprendre ; mais ce que tu comprendras, peut-être, c'est que je ne puis l'abandonner ainsi..

Toi-même, n'est-ce pas, tu ne le ferais pas ?

Elle m'aime et je l'aime aussi... non comme autrefois, mais profondément. Elle s'est sacrifiée pour moi... Elle a donné sa vie pour moi.

Pour moi, elle a perdu toute sa fortune.

Avec un dévouement admirable, sublime, pendant deux ans, elle a poursuivi le rêve de venger ma mort, à laquelle elle croyait comme nous croyions à la sienne.

Elle a bravé tous les dangers. Elle a renoncé à tout.

Aujourd'hui, elle me trouve marié...

Elle est seule, elle est pauvre, elle est malheureuse... je ne puis la laisser ainsi.

Il y a, là, un devoir sacré, je le répète ; un devoir dont

nulle puissance au monde ne peut me délier. Je ne puis ni abandonner Jeanne, ni abandonner Mariquita.

Si je ne suis plus son amant, je serai son frère. Je me tuerais plutôt que de manquer à ce que j'ai résolu de faire pour elle... Voyons, Olermont... comprends la situation...

—La situation, elle est bien simple. Mariquita t'aime, et c'est toi qu'elle veut. Mariquita tient notre secret, et peut parler. Mariquita est le danger.

Et, d'ailleurs, entre ces deux femmes, je n'hésiterais pas. Elle vaut cent fois ta mijaurée de petite duchesse.

—Tais-toi ! Je te défends...

—Bien. Je ne te dis pas de la planter là, ça ferait scandale, et il n'en faut pas chez nous. Mais que diable... il faut consoler et satisfaire la Mariquita. Je la connais : ce n'est pas ton argent qui la satisfera.

D'abord, tu n'en a pas. Les chiffres sont les chiffres...

—Que me reste-t-il ? balbutia Cuchillo en se pressant le front avec désespoir, et voyant qu'il n'obtiendrait rien du vieux forçat.

—Toi ! fit celui-ci en ricanant. « Toi, dis-je, et c'est assez ! » Je crois que cela se trouve plus ou moins dans une tragédie. Ce que c'est que d'avoir fait ses classes !

Cuchillo le regarda sombre et silencieux.

A quoi bon insister, parler davantage ?

Cet homme ne comprenait point la lutte affreuse qui se passait dans son cœur.

Maintenant qu'il avait parlé, il n'éprouvait plus qu'une immense lassitude.

—Où demeure-t-elle ? reprit brusquement Bernard.

—Je n'en sais rien.

—Imbécile ! Il fallait le lui demander.

—Elle a refusé de me le dire, et m'a répondu qu'elle me donnerait de ses nouvelles.

—Pas de ça, Lisette ! s'écria le bandit avec colère.

La donzelle est jalouse, bigre !

Ne jouons pas avec elle, et surtout ne lui laissons pas le temps de la réflexion.

—Que veux-tu faire ?

—La voir !

—Comment ?

—Je trouverai son adresse, sois tranquille.

—Et après ?

—Après ! Tu feras ce qu'il faut, entends-tu ! Il ne s'agit pas de toi seul, et de tes miseries sentimentales...

Il s'agit de moi !

Il y a deux femmes... une de trop.

Courons au plus pressé, à la plus dangereuse, à la plus vindicative...

Tonnerre de Dieu ! nous voilà frais ! grâce à toi !

Quand je l'aurai vue, quand j'aurai causé avec elle, je saurai de quoi elle retourne. Et tu feras ce que je dirai...

—Olermont...

—Ah ! en voilà assez ! Aimes-tu mieux l'échafaud ?

—Mais, Jeanne...

—Eh bien, après ? Quand elle sera veuve d'un assassin guillotiné, crois-tu que cela lui fera une belle jambe ? Or, la Mariquita est capable de tout, si on l'irrite, si on la pousse à bout...

—Tu la calomnies. Elle m'aime d'ailleurs, et moi...

—Parbleu ! son amour est une plauche de salut, sans cela, je ne donnerais pas quatre sous de notre peau.